

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 11 (1981)
Heft: 12

Rubrik: Musiciens sur la sellette : Lili Boulanger : "La jeune fille et la mort"

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Musiciens sur la sellette

Pierre-Philippe Collet

Lili Boulanger

«La Jeune Fille et la Mort»

Oui, je sais, c'est le titre de l'un des derniers quatuors de Schubert. En 1817, Schubert avait écrit un lied du même nom, dont il allait tirer des variations pour son quatuor. Le poème était de Matthias Claudius : «Sois sans crainte. Je ne suis pas sauvage, tu reposeras doucement dans mes bras.» Cent ans plus tard, une jeune fille luttait contre la mort. Elle s'appelait Lili Boulanger. Elle avait vingt-cinq ans. Elle était compositeur... Nombreuses sont les divinations dans l'histoire de l'art. Schubert saluait avec un siècle d'avance Lili Boulanger.

Autre fraternité entre ces deux êtres : ils avaient tous deux vu et estimé, comme un peintre le fait d'un modèle ou d'un paysage, leur mort. Ils avaient tous deux accepté. Non sans révolte, on s'en doute. Mais ils avaient trouvé, dans l'éclairage très particulier de ce futur tronqué, de cette échappée vers un autre monde, des paroles douces et terribles que la musique recueillit. Et comme cela s'était produit pour Schubert, pour Mozart, Lili Boulanger dépassa sans presque s'en apercevoir les

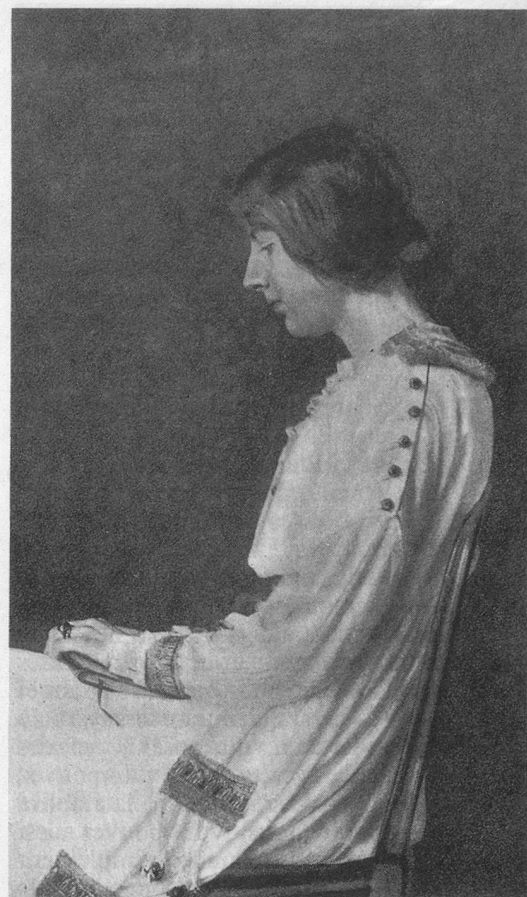
difficultés techniques de son métier, comme si cela allait de soi. Il ne lui restait qu'à chanter.

Au départ, elle avait dans son jeu d'excellentes cartes... et de bien mauvaises. Née en 1893 dans un milieu de musiciens, elle manifesta très tôt des dons indéniables pour la musique. Mais, alors que sa sœur Nadia — dont la moitié de l'Europe musicale se souvient d'avoir reçu les enseignements — suivait brillamment ses cours au Conservatoire, Lili, adolescente, était déjà handicapée par un état de santé déficient. Elle jouait du piano, du violon, du violoncelle, de la harpe... Elle improvisait, elle se mettait à écrire de la musique.

Elle se colleta alors avec l'obstacle de sa santé, qui eût désespéré tout autre, elle travailla d'arrache-pied et en 1913 décrocha le Premier Grand Prix de Rome, qu'elle partageait avec Claude Delvincourt : cette distinction honorifique que l'on avait refusée à Berlioz... Et on l'accordait, pour la première fois, à une femme. Un comité de vieux bonshommes à barbichettes et à cols cassés avait ployé avec bonheur sous une musique aux rumeurs barbares qui préfigurait les Psaumes de Lili Boulanger, qui préfigurait, trente ans plus tard, les sombres symphonies de Honegger. La cantate s'appelait «Faust et Hélène».

Pendant que nous sommes dans l'ombre de Goethe, permettez-moi d'évoquer ici une autre jeune femme : Bettina, sœur du poète Brentano, épouse du poète von Arnim, égérie de Goethe et de Beethoven. Et elle allait, Bettina, de l'un à l'autre, allumant ici, apaisant là... Quand Lili Boulanger rendit visite au poète Maeterlinck, c'était pour obtenir l'autorisation de mettre en musique «La Princesse Maleine». Autre démarche ! Autre responsabilité ! Et elle allait l'écrire, cet opéra, s'il n'y avait eu...

Pendant la guerre, elle força sa fatigue pour le service des musiciens mobilisés. Il existait un comité franco-améri-

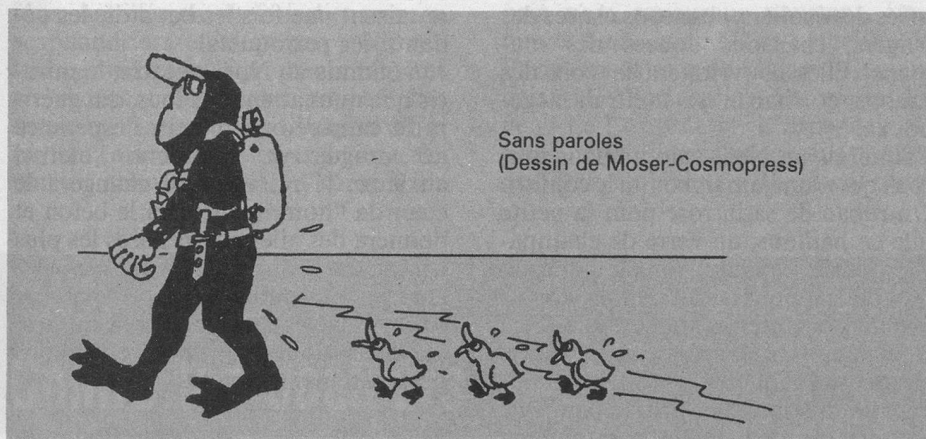


Lili Boulanger (cliché «Vie heureuse»).

cain auquel elle donna son temps, ses forces. 1916 : elle subit une opération qui la soulagea... un temps. Autour d'elle, la mort ravageait, taillait, brûlait dans une guerre infernale. En elle, la mort ravageait, taillait, brûlait sourdement. Et Lili dicte à sa sœur ce qu'elle ne peut plus écrire. Et elle s'apprête pour le grand départ, laissant entre tant d'autres réussites ses deux Psaumes, la Prière Bouddhique, son Pie Jesu pour voix et quatuor à cordes. Elle laisse inachevés son opéra «La Princesse Maleine», sa sonate pour piano et violon, un poème symphonique. Elle laisse, écrites à la diable, des esquisses, beaucoup d'esquisses — elle n'a que vingt-cinq ans ! — pour une musique qu'elle n'écrira jamais.

Était-ce vraiment pour un soldat qu'en 1912 elle composait ces «Funérailles» aux accents si bouleversants ? Elle dort, Lili Boulanger. Avec ses chefs-d'œuvre. Parce que les fabricants de disques, les imprésarios n'ont pas encore songé à la réveiller. Elle avait de mauvaises cartes. Elle en avait de bonnes aussi. Elle avait Markévitch, qui dirigea toutes ses œuvres. Attendons avec confiance que quelqu'un lui donne la main et écarte pour elle, au concert, le rideau rouge.

P. Ph. C.



Sans paroles
(Dessin de Moser-Cosmopress)